

Victor Hugo, Hernani (1830)

En quoi peut-on dire que la pièce interroge la relation père/fils ?

En 1850, Victor Hugo compose un poème « Après la bataille » qui sera intégré ensuite dans la dernière version de La Légende des Siècles, publiée en 1883. Ce texte est un hommage à son père, célébrant tout à la fois son courage et son humanité, alors même qu'il était en Espagne, aux côtés de Joseph Bonaparte. Le premier vers est resté célèbre : « Mon père, ce héros au sourire si doux », tout autant que le dernier : « Donne lui tout de même à boire ».

**Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard¹ qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.**

Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.

**C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « À boire ! à boire par pitié ! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : « Caramba ! »
Le coup passa si près, que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.**

Mais qu'en est-il dans Hernani, la première pièce espagnole de Victor Hugo qui en a emprunté le titre à ses souvenirs d'enfance, lors du voyage entrepris pour aller retrouver à Madrid, Léopold Hugo, son père ? Comment se définissent les relations entre les fils et les pères ? Sont-elles aussi sereines et apaisées ? Nous verrons dans un premier temps que la pièce dans son ensemble relève bien de la nostalgie d'une époque où les pères héroïques inspiraient à leurs fils respect et admiration. Mais dans un second temps, nous nous interrogerons sur la pesanteur mortifère que les pères imposent à leurs fils, avant de voir s'il n'est pas possible de trouver un modèle de relation moins destructeur.

I Nostalgies de l'enfance

1) Une image idéalisée

Le voyage et le séjour de Victor Hugo en Espagne, à l'âge de 9 ans ont profondément frappé le jeune garçon et certains témoignages soulignent la fascination qu'il avait eue alors pour le palais Masserano où il habitait avec sa famille et particulièrement pour la grande galerie de ce palais : « **Victor avait pris cette galerie en affection. On l'y retrouvait seul, assis dans un coin, en regardant en silence tous ces personnages en qui revivaient les siècles morts ; la fierté des attitudes, la somptuosité des cadres, l'art mêlé à l'honneur de la famille et de la nationalité, tout cet ensemble**



Léopold Hugo, père de Victor Hugo
Maison de Victor Hugo, Paris

¹ Housard : hussard

remuait l'imagination du futur auteur d'Hernani et y déposait sourdement le germe de la scène de Don Ruy Gomès »².

De même on remarque l'admiration de Hugo pour les figures héroïques de l'Espagne, par exemple Le Cid, dont il avait visité le tombeau, lorsqu'il avait séjourné à Burgos et dont il célèbre les vertus dans Hernani même :

Mes jeunes cavaliers, que faites-vous céans ?
Quand nous avions le Cid et Bernard, ces géants
De l'Espagne et du monde allaient par les Castilles
Honorant les vieillards et protégeant les filles.
C'étaient des hommes forts et qui trouvaient moins lourds
Leur fer et leur acier, que vous votre velours.
Ces hommes-là portaient respect aux barbes grises,
Faisaient agenouiller leur amour aux églises,
Ne trahissaient personne, et donnaient pour raison
Qu'ils avaient à garder l'honneur de leur maison.
S'ils voulaient une femme, ils la prenaient sans tache,
En plein jour, devant tous, et l'épée, ou la hache,
Ou la lance à la main (vers 221 à 233).

Ce courage et cette fierté restent aussi les qualités qui avaient frappé Hugo, alors que les Français étaient considérés comme des ennemis, occupant de force un territoire qui ne leur appartenait pas. L'Espagne apparaissait ainsi liée à un passé glorieux, caractérisé par la noblesse et l'honneur qui se transmettaient de pères en fils.

2) Le personnage de Don Ruy

Cet « honneur castillan », sous-titre de la pièce, est incarné par Don Ruy Gomez, qui s'inscrit dans un double rôle : face à Dona Sol, Don Carlos ou Hernani, il renvoie à une image paternelle, étant donné son âge. Le terme est alors employé avec respect et insiste sur les qualités du personnage : Dona Sol parle d'un baiser que Don Ruy lui a donné sur le front, « **presque un baiser de père** » (vers 75), tandis que Don Carlos s'adresse à lui en l'apostrophant « **Bon père** » (vers 291). Hernani, lui-même, à l'acte III sollicite un dernier entretien avec Dona Sol, en précisant bien à Don Ruy : « **Tu seras là, mon père** » (vers 1270).

Antoine Vitez dans le rôle de Don Ruy Gomez, à l'acte III, 1985, Théâtre de Chaillot.

Mais le personnage est aussi un fils, car il s'inscrit dans une lignée. La galerie des portraits rappelle tous ses ancêtres qui ont fait preuve de courage, de loyauté envers le roi, de fidélité et d'absolu respect de la parole donnée. Don Ruy évoque ainsi



² Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, Adèle Foucher.

le souvenir de son père qui a tout fait pour délivrer des Maures son meilleur ami Alvar Giron. Il conclut en présentant son propre portrait :

« Ce portrait, c'est le mien. – Roi don Carlos, merci !
Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici :
« Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
Fut un traître, et vendit la tête de son hôte ! » (vers 1175 à 1178).

C'est donc parce qu'il se juge héritier des Silva que Don Ruy sacrifie l'amour de Dona Sol à la parole jurée à Hernani. Les valeurs se transmettent de père en fils et imposent un code rigoureux où l'intérêt personnel passe après l'honneur de la famille. On sait à quel point Victor Hugo appréciait Corneille et c'est un dilemme que l'on retrouve souvent dans ses pièces³. Dans ce cadre, le respect témoigné aux pères force l'admiration et rend les fils héroïques.

II Les pères contre les fils :

1) Le poids du passé : l'éternelle vendetta

Si Don Rodrigue en vengeance l'honneur paternel gagne la gloire et peut espérer retrouver l'amour, d'autres fils, aussi chargés des malheurs de leurs pères, sont au final écrasés par cette tâche. On songe bien sûr au personnage d'Hamlet dans la pièce de Shakespeare, car s'il punit l'assassin de son père, il condamne à la folie et à la mort celle qu'il aime et meurt lui-même en combattant ses ennemis. Hernani et Don Carlos héritent aussi de la haine de leurs pères. De tous les personnages, Hernani est celui qui prononce le terme de « père » le plus grand nombre de fois (16 occurrences sur environ 35 mentions dans l'ensemble de la pièce) et il rappelle à plusieurs reprises l'histoire de sa famille :

A l'acte I, dès qu'il entend Dona Sol parler de Don Carlos :



L'acteur Mounet-Sully dans le rôle d'Hernani, reprise de la pièce à La Comédie Française en 1877, avec Sarah Bernhardt

« Le roi ! Le roi ! Mon père
Est mort sur l'échafaud, condamné par le sien.
Or, quoiqu'on ait vieilli depuis ce fait ancien,
Pour l'ombre du feu roi, pour son fils, pour sa veuve,
Pour tous les siens, ma haine est encor toute neuve !
Lui, mort, ne compte plus. Et tout enfant, je fis
Le serment de venger mon père sur son fils.
Je te cherchais partout, Carlos, roi des Castilles !
Car la haine est vivace entre nos deux familles.
Les pères ont lutté sans pitié, sans remords,
Trente ans ! Or c'est en vain que les pères sont morts,
La haine vit. Pour eux la paix n'est point venue,
Car les fils sont debout, et le duel continue ». (vers 88 et suivants)

A l'acte II, quand il conseille à Dona Sol d'épouser le duc : « **Le duc n'a pas de tache au vieux nom de son père** » (vers 148).

A l'acte III, face à Don Carlos : « **Votre père a fait mourir le mien** » (vers 567).

A l'acte IV, face aux conjurés, lorsqu'il refuse à Don Ruy de lui céder meurtre de Don Carlos : « **J'ai mon père à venger...peut-être plus encore !** » (vers 1639).

A l'acte IV, encore au moment où il avoue son rang et sa noblesse afin d'être décapité comme les autres :

« **Je suis Jean D'Aragon, grand-maître d'Avis, né**

³ Dans le Cid, bien sûr car Don Rodrigue doit choisir entre l'amour qu'il porte à Chimène et l'obéissance à son père, qui lui ordonne d'aller venger l'affront qu'il a subi de la part du père de Chimène.

**Dans l'exil, fils proscrit d'un père assassiné
Par sentence du tien, roi Carlos de Castille !
Le meurtre est entre nous affaire de famille.
Vous avez l'échafaud, nous avons le poignard ».** (vers 1723 et suivants)

L'obsession de la vengeance est l'un des moteurs du personnage, alors que Don Carlos est beaucoup plus détaché, puisqu'il remarque ironiquement à l'acte IV, quand Hernani se déclare Jean d'Aragon « **En effet j'avais oublié cette histoire** ». De fait, à la différence d'Hernani, Don Carlos ne parle à aucun moment de son propre père Philippe le beau, pourtant fils de l'empereur Maximilien, dont on apprend la mort à l'acte I.

Mise au point

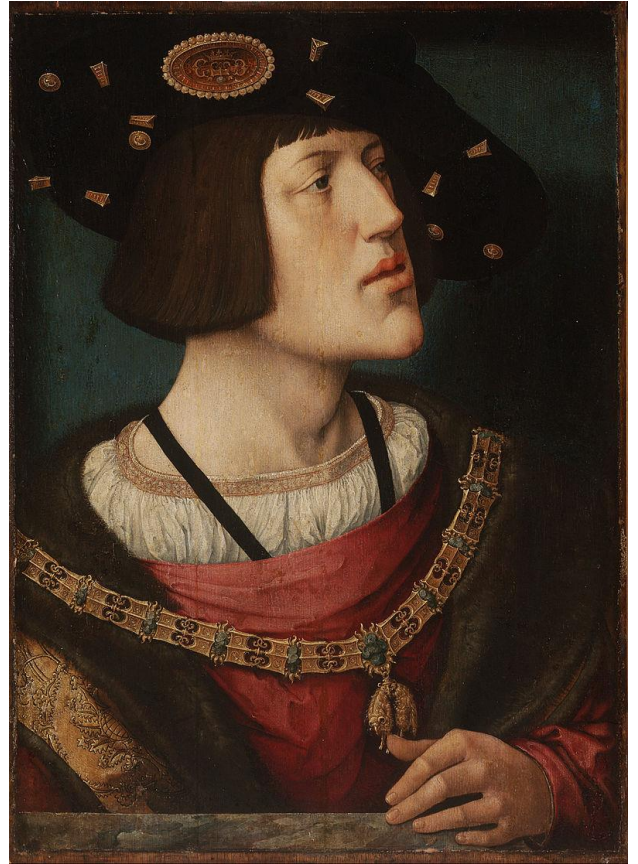
Don Carlos est né en 1500
Il devient roi d'Espagne en 1516
Il est élu à la tête du saint Empire germanique en 1519 et prend le nom de Charles Quint
Il abdique en faveur de son fils en 1556 et se retire dans un monastère.
Il meurt en 1558.

*Charles Quint vers 1519
Bernard van Orley
Musée des Beaux Arts de Budapest*

Il est le fils de Philippe de Habsbourg, dit Philippe Le Beau (1478-1506)
Et de Jeanne de Castille, dite Jeanne la Folle (1479-1555).

Sa sœur, Eléonore d'Autriche, après un premier mariage avec Manuel I, roi du Portugal, a épousé François I.

Son fils, Philippe II, a épousé en deuxièmes noces, Elisabeth de Valois, fille d'Henri II et de Catherine de Médicis (et donc sœur de Charles IX et du duc d'Anjou, futur Henri III).



Bien sûr, lorsque Charles Quint pardonne aux conjurés et rétablit Hernani dans ses droits, celui-ci perd tout motif de vengeance : « **Oh ! ma haine s'en va** » (vers 1756), « **Je n'ai plus que de l'amour dans l'âme** » (vers 1761).

2) La mort d'Hernani

Cependant au père réel d'Hernani s'est substitué un père symbolique, Don Ruy Gomez. Car à l'acte III, le jeune homme a promis sa vie au vieillard et le serment qu'il a fait, il l'a juré sur « **La tête de mon père** » (vers 1284). La dernière parole de l'acte « **Vous tous, soyez témoins** » met en jeu tous les portraits de la galerie. Hernani, donc, s'enferme volontairement dans un code d'honneur, hérité du passé et c'est bien sûr ce qui le conduit à la mort à l'acte V.

La réapparition de Don Ruy Gomez à l'acte V se fait sous cette double identité : il est à la fois l'image de la mort, ce que de multiples allusions⁴ mettent en place dans la scène 1 et celle du père, puisqu'il rappelle à Hernani que c'est bien en son nom qu'il a prêté serment :

- ⁴ « Que devient le vieux duc ? fait-il clouer sa bière ? » (vers 1823)
- « Voulez-vous pas qu'il mît son cercueil de la noce ? » (vers 1828)
- « Avez-vous remarqué, messieurs, parmi les fleurs,

Les femmes, les habits de toutes les couleurs,
Ce spectre, qui, debout contre une balustrade,
De son domino noir tachait la mascarade ? » (vers 1853)



Hernani.

Eh bien, non ! et de toi, démon, je me délivre !
Je n'obéirai pas.

Le masque.

Je m'en doutais. Fort bien.

Sur quoi donc m'as-tu fait ce serment ? – Ah, sur rien.
Peu de chose après tout ! La tête de ton père !
Cela peut s'oublier. La jeunesse est légère.

Hernani.

Mon père ! Mon père !... – Ah ! j'en perdrai la raison !

Le masque.

Non, ce n'est qu'un parjure et qu'une trahison.

Hernani.

Duc !

Le masque.

Puisque les aînés des maisons espagnoles
Se font jeu maintenant de fausser leurs paroles,
Adieu !

Hernani choisit finalement de respecter sa parole et ses mots sont explicites : « **Mon père, tu te venges/Sur moi qui t'oubliais** » vers 2126.

- « Entre un domino noir qui traverse lentement la terrasse au fond. Tous se retournent et le suivent des yeux, sans qu'il paraisse y prendre garde.

Don Sancho.

Si les morts

Marchent, voici leur pas.

Don Garcî, courant au domino noir.

Beau masque !...

Le domino noir se retourne et s'arrête. Garcî recule.

Sur mon âme,

Messeigneurs, dans ses yeux j'ai vu luire une flamme !

Don Sancho.

Si c'est le diable, il trouve à qui parler.

Il va au domino noir, toujours immobile.

Mauvais !

Nous viens-tu de l'enfer ?

Le Masque.

Je n'en viens pas, j'y vais.

Il reprend sa marche et disparaît par la rampe de l'escalier. Tous le suivent des yeux avec une sorte d'effroi.

Don Matias.

La voix est sépulcrale autant qu'on le peut dire.

Don Garcî.

Baste ! ce qui fait peur ailleurs, au bal fait rire.

Don Sancho.

Quelque mauvais plaisant !

Don Garcî.

Ou si c'est Lucifer

Qui vient nous voir danser, en attendant l'enfer,

Dansons !

Don Sancho.

C'est à coup sûr quelque bouffonnerie ». vers 1862 à 1871

La fidélité au passé, l'acceptation inconditionnelle de l'héritage paternel conduit donc à la mort. Le jeune homme préfère mourir plutôt que vivre, l'amour de Dona Sol ne réussit pas à contrebalancer la préférence familiale. On peut ici faire référence au ***Don Juan*** de Molière, ce personnage qui finit puni, entraîné vers la mort par la statue du Commandeur, représentant toutes les valeurs que Don Juan a bafouées. L'acte III se clôt par une poignée de main qui scelle le serment entre Hernani et Don Ruy et c'est également une poignée de main entre la statue et Don Juan qui entraîne celui-ci aux enfers. Dans la mise en scène d'Antoine Vitez, les portraits de l'acte III étaient remplacés par de gigantesques mains.



Hernani, acte III, mise en scène de Nicolas Lormeau, Comédie française, 2013

III Une fidélité nécessaire ?

1) Une malédiction désirée

Reste que Don Ruy Gomez se suicide également et que c'est à lui que revient la dernière parole de la pièce : « **Oh ! je suis damné** ». Le dernier acte en fait une figure infernale, qui ne va pas sans rappeler le traître du mélodrame. Par ailleurs, la fascination pour la mort est inscrite dans le personnage d'Hernani, dès le début de la pièce et elle se révèle totalement à l'acte III, dans la grande tirade adressée à Dona Sol. Elle débute par l'évocation de ses compagnons morts et présente Hernani comme un être maudit qui entraîne au désastre tous ceux qui l'entourent :

« **Monts d'Aragon ! Galice ! Estramadoure !
– Oh ! je porte malheur à tout ce m'entoure ! –
J'ai pris vos meilleurs fils, pour mes droits, sans remords
Je les ai fait combattre, et voilà qu'ils sont morts !
C'étaient les plus vaillants de la vaillante Espagne.
Ils sont morts ! ils sont tous tombés dans la montagne
Tous sur le dos couchés, en justes, devant Dieu,
Et s'ils ouvraient les yeux, ils verraient le ciel bleu !
Voilà ce que je fais de tout ce qui m'épouse !** » (vers 969 à 977).

La suite de la tirade confirme cette vision : Hernani se présente attiré vers la destruction : les images liées à la chute, au gouffre, la multiplication des termes qui suggèrent l'enfer se multiplient, à tel point que cette tirade a pu apparaître comme exemplaire du héros romantique, incapable de se satisfaire de la vie.

« **Je suis une force qui va !**
Agent aveugle et sourd de mystères funèbres !
Une âme de malheur faite avec des ténèbres !
Où vais-je ? je ne sais. Mais je me sens poussé
D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.
Je descends, je descends, et jamais ne m'arrête.
Si parfois, haletant, j'ose tourner la tête,
Une voix me dit : Marche ! et l'abîme et profond,
Et de flamme et de sang je le vois rouge au fond !
Cependant, à l'entour de ma course farouche,
Tout se brise, tout meurt. Malheur à qui me touche ! » (vers 988 à 998).

La fidélité au passé et au père s'accompagne donc chez Hernani d'une acceptation voire d'une recherche de la mort. Les deux se mêlent. Et si le héros romantique du XIX^{ème} siècle déplore une époque qui ne lui offre aucune possibilité de vivre, nul doute qu'Hernani ne saurait s'adapter à l'ère nouvelle que met en place Charles Quint. Car la féodalité est morte et désormais s'instaure la toute-puissance de l'empereur.

2) Don Carlos et Charles Quint

Agé de 19 ans, Don Carlos est avant tout un fils et il vient à Aix la Chapelle autant pour être élu que pour interroger Charlemagne. On peut songer ici à une catabase (une descente au royaume des morts, étape essentielle sur le parcours des grands héros mythologiques : Hercule, Orphée, Ulysse, Enée). A l'acte IV, il n'hésite pas à s'adresser à l'empereur mort :

« **Mais, moi ! qui me fera grand ? qui sera ma loi ?**
Qui me conseillera ?
Il tombe à genoux devant le tombeau.
Charlemagne ! c'est toi !
Ah ! Puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,
Prend nos deux majestés et les met face à face,
Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,
Quelque chose de grand, de sublime et de beau ! » (vers 1556 à 1560).

Charlemagne, Albrecht Dürer (1512)
Musée de Nuremberg

De fait, Don Carlos demande une véritable confrontation avec Charlemagne, il entre dans son tombeau et se présente alors comme un fils face à son père.

« **Ou plutôt, laisse-moi seul dans ton sanctuaire**
Entrer, laisse-moi voir ta face mortuaire,
Ne me repousse pas d'un souffle d'aquillons,
Sur ton chevet de pierre accoude-toi. Parlons.
Oui, dusses-tu me dire, avec ta voix fatale,
De ces choses qui font l'œil sombre et le front pâle !
Parle, et n'aveugle pas ton fils épouvanté,
Car ta tombe sans doute est pleine de clarté ! »



Ce rapport père/fils est réaffirmé à la fin de l'acte mais la vengeance est justement abandonnée: le père n'est plus celui qui exige la punition du criminel, mais au contraire celui qui recommande la clémence afin qu'un avenir puisse se construire :

« — Ah ! J'étais seul, perdu, seul devant un empire,
Tout un monde qui hurle, et menace, et conspire,
Le danois à punir, le saint père à payer,
Venise, Soliman, Luther, François premier,
Mille poignards jaloux, luisant déjà dans l'ombre,
Des pièges, des écueils, des menaces sans nombre,
Vingt peuples dont un seul ferait peur à vingt rois,
Tout pressé, tout pressant, tout à faire à la fois,
Je t'ai crié : — Par où faut-il que je commence ?
Et tu m'as répondu : — Mon fils, par la clémence ! » (vers 1793 à 1802).

Ce que propose ici Victor Hugo, c'est la réinvention d'un modèle de relation entre père et fils. Relation choisie et non imposée, relation de conseil et non d'ordre, relation de pardon et non de vengeance. Elle prend aussi un sens politique. En 1829, alors que Charles X, frère de Louis XVI impose un retour au passé qui voudrait ignorer la réalité vécue de la révolution et de l'Empire, Victor Hugo suggère que l'enlissement dans l'ancien temps n'aboutit qu'à la mort et qu'il faut trouver une voie nouvelle.

Conclusion

Ainsi, on le voit, la relation père/fils est une problématique essentielle dans **Hernani**. Elle pose en effet la question de l'héritage et du passé : jusqu'où doit-on obéir au père ? Faut-il conserver intact l'héritage reçu ? Comment un fils peut-il trouver son autonomie propre et renouveler sa vie ? Une société doit-elle conserver toujours la même organisation et les mêmes valeurs ? **Hernani** n'offre pas de réponse définitive et absolue. Avec **Anthony**, en 1831 Alexandre Dumas dénoncera une société qui n'offre aucune place à l'enfant naturel, à celui qui ne peut se revendiquer d'aucun père. Hugo, quant à lui, pose la question des pères écrasants, auxquels il faut succéder sans déchoir.



Alexandre Dumas au début des années 1830, dessin d'Achille Deveria.